

Expédition de MM. Capello et Ivens à travers l'Afrique de 1884 à 1885 : (avec carte, p. 192)

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **9 (1888)**

Heft 6

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-133359>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

M. Camille Douls a demandé à la ville de Paris une subvention destinée à couvrir en partie les frais de son nouveau voyage dans le Sahara. Sa demande a été bien accueillie par le conseil municipal.

La Société de géographie de Londres a chargé M. J. Thompson d'une exploration de l'Atlas et du Maroc méridional, au point de vue géologique, botanique et zoologique. M. H. Brown qui accompagnera M. Thompson fera des levés topographiques.

Un contrat a été signé à Londres pour la construction et la pose d'un câble télégraphique sous-marin de Lisbonne aux Açores.

Une chambre de commerce espagnole a été instituée à Tanger, avec des succursales dans les principales villes de la côte marocaine.

Une mission italienne a quitté Tanger pour Fez. Elle est composée de deux officiers et d'un ingénieur, qui vont, dit-on, exploiter une sucrerie, propriété du sultan du Maroc.

EXPÉDITION DE MM. CAPELLO ET IVENS A TRAVERS L'AFRIQUE DE 1884 A 1885.

(Avec carte, p. 192.)

En annonçant (VI^{me} année, p. 333), le succès de l'expédition portugaise confiée à la direction de MM. Capello et Ivens, nous nous réservions d'y revenir avec plus de détails, lorsque nous aurions sous les yeux l'ouvrage qu'ils se proposaient d'écrire sur leur traversée du continent. L'importance de leur voyage, comparé à ceux des explorateurs qui, dans ces dernières années, ont traversé l'Afrique, réclame un article spécial. Nous avons reçu, par la bienveillante entremise de M. le Directeur du journal *As colonias portuguesas*, les deux volumes ¹ des voyageurs portugais, qui nous fournissent l'occasion d'entrer dans les détails non point de toute leur exploration, mais au moins de leur voyage à travers les parties les moins connues jusqu'ici du continent africain.

Nos lecteurs n'ont pas oublié qu'en 1879-1880 MM. Capello et Ivens avaient exploré avec succès les bassins de la Quanza et du Quango. (Voy. II^{me} année, p. 35-39 et la carte.) Ce furent les services qu'ils avaient rendus alors et les talents qu'ils avaient déployés, qui décidèrent le gouvernement portugais à leur confier la direction d'une nouvelle expédi-

¹ *De Angola a Contra-Costa, Descrição de uma viagem atravez do continente africano, por H. Capello R. Ivens. Lisboa (Imprensa nacional), 1886, 2 vol. gr.-8°, 448 et 490 p. ill. et cartes.*

tion, dont le premier but devait être de chercher une route de commerce entre les possessions portugaises de la côte occidentale et celles de la côte orientale. Ils devaient en outre déterminer les limites entre les deux bassins du Zambèze et du Congo, et étudier les régions inconnues situées entre les provinces d'Angola et de Mozambique surtout au point de vue de l'importance de leurs produits. En même temps ils avaient à faire des observations scientifiques, à relever avec le plus grand soin leur itinéraire, afin de combler les lacunes considérables qui existent encore dans les cartes pour les régions à l'ouest et à l'est de la vallée supérieure du Zambèze. L'exactitude du tracé devait être contrôlée par des déterminations de position très nombreuses pour lesquelles les explorateurs s'étaient munis d'excellents instruments. Les conditions du pays, des habitants, de la flore et de la faune devaient aussi être étudiées avec soin ; pour cela les voyageurs avaient à faire des collections aussi complètes que possible.

Dans l'espoir de retenir plus facilement les porteurs recrutés à Loanda et à Novo Redondo, Capello et Ivens choisirent, pour leur point de départ, la baie déserte de Porto Pinda, au sud de Mossamédès, dans une région à peu près déserte, où quelques familles de Ba-Ximbas vivent en nomades, occupées de chasse et d'élevage du bétail. Mais peu de jours après avoir quitté la côte, et être entrés dans la vallée du Coroca qui n'a de l'eau que dans la saison des pluies, ils furent abandonnés par une grande partie de leurs porteurs, et se virent forcés d'aller chercher du secours à Mossamédès pour y faire transporter leurs bagages. Ils en repartirent le 24 avril 1884 pour Huilla, d'où ils firent une excursion de chasse vers l'est, afin d'étudier la partie orientale du plateau de Huilla, qu'ils trouvèrent convenir à l'établissement d'Européens qui se livreraient à l'agriculture et à l'élevage du bétail, ce que font avec succès les Boers de la colonie de San Januario, dans le voisinage de Huilla. De ce point-ci ils explorèrent la vallée du Caculovar jusqu'à Humbé, le fort portugais le plus méridional, près de l'embouchure de cette rivière dans le Cunéné. Les habitants du Damaraland s'avancent parfois jusque-là.

Remontant ensuite vers le nord parallèlement au cours du Cunéné, ils franchirent ce dernier à Quiteve, sous le 16° lat. S. et se dirigèrent vers le N.-E. jusqu'au Coubango. A Quiteve, à 400 kilom. des sources, le Cunéné avait en juin, pendant la saison sèche, une largeur de 150 m. et une profondeur moyenne de deux mètres et demi. Durant la saison des pluies, il se transforme en un puissant cours d'eau, ce qui lui a valu son nom de Cunéné (grand Fleuve). Dépassant ses rives, il s'étend à

perte de vue dans la plaine ; sur un espace de plusieurs centaines de kilomètres carrés s'étale un lac dans lequel viennent se perdre, comme en un vaste bassin d'évaporation, les eaux grossies du Cunéné supérieur. Après les crues, de petits lacs, des mares restent parsemés dans la vallée.

Quant au Coubango, contrairement à l'affirmation de Serpa Pinto qui fait de ce cours d'eau un affluent du lac Ngami, Capello et Ivens y voient un tributaire du Chobé, qui se verse dans le Zambèze, tout en reconnaissant qu'à l'époque des pluies le surplus de ses eaux se rend par le Tiogé au lac Ngami. Les renseignements fournis par le D^r Aurèle Schulz, confirment cette donnée. A la fin de 1884, cet explorateur se rendit du Couando inférieur au Coubango, ce qui met hors de doute l'existence d'une communication entre les deux rivières, à travers de vastes marécages. Dans son cours inférieur le Coubango reçoit un tributaire considérable le Couito, qui est navigable depuis le point où le traversèrent les voyageurs portugais jusqu'à son embouchure.

Le Coubango et ses affluents arrosent un plateau qui s'étend, sans grands accidents de terrain, du Cunéné jusqu'au Zambèze, avec le caractère d'une steppe ; mais, entre le Couatir et le Couito, il ressemble à un désert de sable. Dans la saison des pluies il est revêtu d'une herbe abondante, et devient un vrai parc pour les troupes d'antilopes, de gazelles, d'éléphants, etc., qui, dans la saison sèche, se retirent sur les bords des rivières. Le pays n'offre plus alors aucune ressource aux voyageurs. Les habitants de ce district, très clairsemés d'ailleurs, se sont établis sur les bords marécageux des rivières où ils ont construit leurs habitations sur des pilotis.

Après avoir traversé le Couando, Capello et Ivens descendirent le long de la Ninda jusqu'au Zambèze, dont la vallée, à l'époque des pluies, est inondée, de Libonta, et même de Lialui jusqu'au Loungé-Boungo à un degré plus au nord ; aussi les huttes des indigènes de Libonta ont-elles dû être construites sur des collines. Le sol est peu productif ; et les émanations des marécages ne permettraient guère à des Européens de s'y établir. Actuellement les trafiquants portugais se rendent déjà de la côte à Libonta et à Lialui ; mais il faudrait sans doute que ces deux localités prissent un grand développement, et qu'il s'y fixât un certain nombre de blancs pour que l'on pût songer à créer des communications directes entre la vallée du haut Zambèze et l'Europe par Mossamédès. Pour le moment, c'est par Shoshong et Capetown que les missionnaires établis à Séfoula et à Seshéké doivent correspondre avec l'Europe.

Quoi qu'il en soit, c'est à partir du Zambèze que l'expédition de

Capello et Ivens devient le plus intéressante. Elle comprend d'abord l'exploration du Cabompo, l'affluent le plus considérable du Zambèze supérieur, et celle de la ligne de partage des eaux entre le Zambèze et le Congo, en particulier celle des sources du Loualaba. Les voyageurs ont constaté que l'autorité du Mouata-Yamvo, le souverain du Lounda, s'étend jusqu'au cours inférieur du Cabompo, par conséquent beaucoup plus au sud qu'on ne l'admettait auparavant. Alors même qu'au centre de l'empire, la puissance de ce roi est en décadence, l'autorité qu'il exerce à une très grande distance de sa capitale, Moussoumba, n'est point purement nominale. Ses envoyés, *Kakouatas*, parcourent souvent les territoires situés aux limites de ses États, pour percevoir des tributs et contrôler la fidélité des chefs.

Quant au Cabompo, dont les explorateurs portugais étudièrent le cours jusque près de ses sources, il ne mérite point, comme Livingstone inclinait à le croire, le nom de Zambèze supérieur. Il le cède à celui-ci au double point de vue de l'abondance d'eau et de la rapidité du courant. La région de ses sources, voisine de celle des sources du Loualaba, le principal tributaire du Congo, n'a qu'une population très clairsemée. Aussi pendant la marche à travers les épaisses forêts dont ses rives sont couvertes, la caravane eut-elle à subir de cruelles privations auxquelles succombèrent quantité de porteurs. La tsétsé, qui se rencontre en abondance dans cette vallée, exerça également de grands ravages parmi les bêtes de somme et ralentit considérablement les progrès de l'expédition. Ce ne fut guère qu'au delà des monts Kitoungoula, entre le Cabompo et le Kafoué, que celle-ci retrouva un pays plus peuplé et échappa momentanément aux souffrances de la faim. Le Kafoué ou Loengué, après avoir couru dans la direction du S.-O., se dirige vers le S.-E. et va se jeter dans le Zambèze un peu en amont de Boruma. La ligne de partage des eaux entre les bassins du Cabompo et du Kafoué sert de limite au pays des Garenganzé dont nous parlions (p. 16), où le roi Msiri, après une série de combats heureux contre les Wa-Ruas, a fondé un État nouveau, qui comprend une partie de l'ancien royaume du Cazembé, puissant encore à l'époque où Livingstone le visita en 1867, quoiqu'il fût déjà sur son déclin. Le royaume de Msiri embrasse aujourd'hui tout le territoire compris entre le Loualaba et le Louapoula ; il s'étend au N. jusqu'au lac Kassali ou Kikondja, sous le 8° lat. S., au S. presque jusqu'aux monts Mouchinga, qui forment la ligne de partage des eaux entre le lac Bangouéolo et le Zambèze. Cette région, haute de 1260 m. en moyenne, et dominée par des monts boisés courant du N.-E. au S.-O.,

est un pays pittoresque et salubre, qui pourrait devenir un sanitarium pour les Européens. L'autorité du souverain du Cazembé est restreinte aujourd'hui aux pays situés à l'est du Louapoula.

Le point le plus septentrional atteint par Capello et Ivens est Bounkeïa, résidence du roi Msiri, située par $10^{\circ} 23' 12''$ lat. S. et $27^{\circ} 14' 10''$ long. E. C'est un grand marché d'ivoire, sur un petit affluent occidental de la Loufira. Le voyageur allemand Reichard en était parti deux mois avant leur arrivée, pour retourner au Tanganyika. Comme il avait dû se frayer un chemin les armes à la main, Msiri ne permit pas aux voyageurs portugais de poursuivre leur route dans la même direction. Ils durent également renoncer à une excursion qu'ils se proposaient de faire au lac Moëro, une guerre entre Msiri et le roi de Cazembé étant alors sur le point d'éclater.

Msiri, qui habite un palais entouré de crânes, dispose de plus de 2000 soldats armés de fusils, qu'il mène en guerre contre ses ennemis, surtout contre les Wa-Ruas, nation puissante habitant la région qui s'étend au nord du lac Landji jusqu'au Tanganyika. Plusieurs de ses femmes sont de race mêlée et portent des noms portugais, ce qui leur donne un haut sentiment de leur supériorité ; le roi lui-même s'est affublé du titre de Maria Segunda. Il est très cruel ; moins cependant que son frère, le gouverneur de Kaponda, dont le palais est indiqué de loin par des monticules de têtes humaines. Les trafiquants de l'Angola arrivent nombreux dans les États de Msiri.

La population est composée d'éléments très divers. Loin d'être esclaves, comme dans la plupart des tribus africaines, les femmes sont d'ordinaire les maîtresses ; elles dirigent le ménage, la culture du sol, même les expéditions, et souvent prennent part directement aux combats. Grands chasseurs, grâce à la richesse du pays en gibier, les hommes sont toujours vêtus de peaux, car des vêtements d'étoffe seraient bien vite déchirés dans les broussailles ; ils se servent d'armes à feu achetées aux trafiquants de l'Angola, et d'assagaies dont la pointe, finement travaillée, est garnie de fils de cuivre. Ce métal, très commun dans le pays, s'y présente en général sous la forme de malachite, soit en filons, soit en blocs isolés. Les principales mines, celles de Katanga, qui se trouvent à trois journées de marche à l'est de Bounkeïa, et d'autres gisements situés à l'est et à l'ouest dans les montagnes, sont très riches.

Après avoir passé deux mois à Bounkeïa, les explorateurs se dirigèrent vers le Katanga, entre la Loufira et le Louapoula, célèbre dans toute l'Afrique centrale par ses mines de cuivre. Ils auraient voulu pou-

voir atteindre le lac Moëro en longeant le Louapoula, et après avoir traversé celui-ci gagner directement le lac Bangouéolo, mais l'opposition des indigènes les en empêcha. Ils ne purent pas même parvenir jusqu'aux cataractes de Mombottuta, où Giraud avait été lui-même arrêté dans sa tentative de descendre le Louapoula.

D'après les renseignements que Capello et Ivens obtinrent des indigènes, l'extension de la rive sud du Bangouéolo devrait être reportée plus au sud que ne l'indique Giraud ; il devrait en être de même de l'emplacement de Tchitambo, où mourut Livingstone, qui, au dire des serviteurs du grand explorateur et d'après son propre journal, aurait été situé tout près du lac. Capello et Ivens le placent à un degré plus au sud. Ils estiment en outre que le nom de lac Bangouéolo ne peut s'appliquer qu'à la partie septentrionale qui est profonde, tandis que la partie méridionale, qui a plutôt le caractère d'un marécage, s'appelle le lac Bemba.

Du Louapoula, l'expédition portugaise se porta directement vers le sud pour atteindre le Zambèze. La zone de partage des eaux entre ce fleuve et le Congo est couverte de forêts, sans habitants ; aussi la caravane fut-elle réduite au produit de la chasse pour s'alimenter. Au sud du lac Bangouéolo, la ligne de faite formée par les monts Mouchinga s'étend jusqu'au Lousenfoa, affluent du Loangoa. En arrivant au Zambèze les voyageurs se retrouvèrent en pays connu ; à Sumbo, le poste des possessions portugaises le plus avancé vers l'ouest, ils purent saluer de nouveau des compatriotes ; puis ils reprirent leur route vers la côte orientale en suivant à peu près l'itinéraire de Livingstone en 1856. Ils arrivèrent à Quilimane, le 26 juin 1885, après un voyage de quinze mois.

Dans le cours de leur expédition, ils avaient relevé leur itinéraire par 69 déterminations de latitude et 59 de longitude ; leurs observations magnétiques avaient porté sur 25 points différents. Ils avaient en outre recueilli de nombreuses observations météorologiques, et des matériaux considérables pour servir à la connaissance des conditions climatologiques de l'Afrique centrale. Trois fois par jour régulièrement, à peu d'exceptions près, ils avaient pris des indications barométriques, thermométriques, hygrométriques, noté la direction et la force du vent, ainsi que l'état du ciel. Ces observations consciencieuses ont servi de base au calcul d'une quantité d'altitudes qui hâteront le progrès de nos connaissances relatives à la topographie de l'Afrique. Ils ont étudié avec soin les conditions ethnographiques des habitants pour pouvoir fixer d'une manière précise les territoires occupés par les différentes tribus. Enfin ils ont rapporté de riches collections de la géologie, de la flore et

de la faune des pays qu'ils ont parcourus ; aussi le succès de leur expédition consiste-t-il moins dans le fait d'avoir traversé le continent de l'ouest à l'est, que dans les résultats scientifiques qu'ils ont obtenus.

Tous ces résultats sont exposés dans des tableaux annexés aux deux volumes que nous venons de résumer, lesquels sont enrichis de plusieurs cartes et illustrés de nombreuses gravures.

BIBLIOGRAPHIE ¹

Charles Bussidon. ABYSSINIE ET ANGLETERRE (Théodoros). Perfidies et intrigues anglaises dévoilées. Souvenirs et preuves. Paris (Librairie africaine et coloniale A. Barbier), 1888, in-12°, 322 p., fr. 3,50. — Théodoros et la guerre entre l'Angleterre et l'Abyssinie sont bien loin derrière nous. De nos jours le temps passe si vite, les événements se succèdent avec une telle rapidité, qu'un retour sur cette époque semble être d'un médiocre intérêt, d'autant plus qu'il a été déjà écrit des volumes sur les faits qui s'y rattachent. M. Charles Bussidon, qui déclare avoir visité l'Abyssinie de 1862 à 1872, veut néanmoins donner sur ces événements une version nouvelle, fort différente de celle qu'indiquent les meilleurs ouvrages d'histoire. Toutefois cet exposé ne remplit pas le volume comme le titre semblerait l'annoncer. Il n'en comprend que la dernière partie. Les autres sont consacrées à la description de l'Abyssinie, aux mœurs de ses habitants, ainsi qu'au règne de Théodoros. L'histoire des guerres civiles qui ensanglantèrent cette époque occupe de nombreuses pages ; le récit en est si mouvementé, si dramatique, les épisodes racontés tout au long comportent de si fréquentes conversations entre les héros, l'amour et les intrigues féminines jouent un rôle tellement prépondérant dans tous ces événements, qu'on se demande si l'on n'a pas devant les yeux un roman plutôt qu'un ouvrage d'histoire. Cette impression s'accroît à mesure qu'on avance dans la lecture, et on arrive à se dire que ce pays, dont le gouvernement est fortement organisé, dont l'armée ressemble à celles de l'Europe, dont le roi et les princes parlent à la façon des anciens Grecs et Romains, dont les femmes sont admirablement belles et inspirent un violent amour à tous ceux qui les voient, ce pays, disons-nous, ne ressemble pas à l'Abyssinie des

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.